

FEUILLETON DU "SAMEDI" (1)

LA MAISON DES QUATRE-AS

(Suite et fin)

CHAPITRE XIX

LA BANQUE SAUTE

Il savait d'avance ce qu'allait lui annoncer le vénérable aumônier. Mais, malgré tout, il cherchait à se raccrocher à l'illusion d'un recours en grâce, dernier atout des condamnés.

Aussi, quand il apprit la triste vérité, il se mit à pleurer comme un enfant, se traînant aux genoux du directeur, se cramponnant en désespéré aux barreaux de son lit, à la table, à tous les objets de sa cellule.

A ce moment, il crut voir le spectre de M. Marais tenant dans ses mains une torche et un glaive justicier qui le poursuivait, le chassait de la prison, pour le jeter, livide, sous le couperet fatal.

Alors, dans un dernier effort, il se raidit, écarta doucement de la main les témoins de sa douleur suprême et se livra résigné aux soins des hommes chargés de sa dernière toilette.

Pendant ce temps, la place Bonne-Nouvelle présentait l'aspect étrange des jours d'exécution. Il faisait encore nuit ; c'est à peine si du côté de l'Est quelques frissonnantes lueurs faisaient pressentir le lever du soleil ; partout sur la place et dans les rues avoisinantes, les réverbères étaient allumés, éclairant vaguement d'un jour blafard, la flamme secouée par la bise matinale. Le ciel était découvert, sans nuages ; les ruisseaux arrêtés dans leur course formaient un long ruban de glace.

La foule accourut de tous côtés, de Saint-Sever, de Sottevilles, par groupes de cinq, six, avec des femmes en cheveux, le "caraco" déboutonné, chantant la *Carmagnole*. C'était pour la plupart, de ces ouvrier nomades et étrangers, désignés sous le nom de "Cheminaux" qui errent de ville en ville et travaillent au ballast des voies ferrées. Il y avait aussi quelques gens du port, des "soleils", noirs de charbon, la démarche incertaine.

Les gendarmes avaient peine à résister à la poussée formidable des curieux. Tranquilles, ils attendaient, obéissant strictement à leur consigne, superbes, de dignité.

Ça et là, au milieu des voyons hurlant des chants révolutionnaires, circulaient des agents, le verbe haut, le geste autoritaire.

A leur approche, le calme renaissait.

Cependant on s'impatientait. Car le jour commençait à poindre et déjà un fin brouillard tombait pénétrant les vêtements, suscitant des frissons.

De temps en temps, une clameur s'élevait, puis soudain s'apaisait, déçue. Ce n'était pas encore pour cette fois. Alors on reprenait en chœur sur l'air des *Lampions* : "Viendra... Viendra pas !"

Tout à coup, la grande porte s'ouvrit. L'instant devenait solennel.

Dans le silence, immédiatement rétabli, on n'entendait distinctement, sur la terre sonore, que les pas du funèbre cortège ; chacun se levait pour mieux voir. Mais les têtes avaient beau se pencher : le double cordon de gendarmes et d'agents masquait le spectacle.

Brusquement, un commandement retentit, répercuté par les hautes murailles de la prison : "Sabre au clair."

Et dans cette demi-obscurité on vit courir sur la rangée des uniformes sombres de la troupe un long éclair d'acier. Symbole terrible et rassurant tout à la fois de la justice qui protège l'honnête homme et punit le coupable.

Un sentiment de curiosité s'était emparé de la foule. On voulait voir comment se comporterait le condamné et s'il aurait en face du couperet, la même assurance dédaigneuse qu'en présence des juges.

L'assassin venait de paraître sur la plate-forme. Il était pâle, tremblant, méconnaissable. On était obligé de le soutenir.

Mais devant la terrible réalité, il eut un mouvement de révolte, et, pris de peur, recula instinctivement.

Mais les aides du bourreau l'avaient saisi et le tenaient fermement. Ils le poussèrent sur la planche, engagèrent la tête dans la lunette et, au même instant, le couteau triangulaire glissa dans les rainures.

Un flot de sang jaillit. Justice était faite.

Deux ans se sont écoulés. La petite plage de Blerville prend peu à peu sa place parmi les stations les plus recherchées de la côte normande. De toutes parts des villas se construisent, élégantes et coquettes. Pendant la saison, des bandes joyeuses de jeunes filles et de jeunes gens s'y répandent semant l'animation et la gaieté dans le pays. Seule la maison des Quatre-As s'élève, triste et sombre, à l'extrémité de la falaise. Les volets restent clos. Des lézardes commencent à sillonner les murs. Chaque après-midi, on voit encore dans les allées un vieux jardinier occupé à la toilette des pelouses et des plates-bandes, comme s'il voulait dissimuler, sous cette joie apparente de verdure et de fleurs le souvenir sanglant que le temps ne parvient pas à effacer. Et, comme un appel désespéré à la pitié des passants, un écriteau se balance aux barreaux de la grille de fer : "Maison à vendre ou à louer !"

(1) Commencé dans le numéro du 4 novembre 1899.

FIN